



*Le Persil*, journal littéraire, mars 2012, Lausanne [n° 7].

entre 8 et 13 numéros par an.

Directeur-éditeur : Marius Daniel Popescu

Avenue de Floréal 16, 1008 Prilly, Suisse

e-mail : mdpecrivain@yahoo.fr



Dans un numéro spécial conçu pour l'ouverture de la Maison de Rousseau et de la littérature (MRL) au 40 Grand-Rue, en plein cœur de la vieille ville de Genève où naquit Jean-Jacques, *Le Persil*, journal littéraire créé et dirigé par Marius Daniel Popescu, a accueilli, mars 2012, une vingtaine d'auteur-e-s romand-e-s, leur donnant ainsi l'occasion de publier un texte renvoyant d'une manière ou d'une autre à la relation qu'ils entretiennent (ou non) avec Rousseau.

Les *Lettres comtoises* ont choisi de présenter des extraits de trois de ces textes.

Le premier, « Mon traumatisme Jean-Jacques », a été écrit par Dominique Ziegler, auteur-metteur en scène. Comme il le dit, sa relation avec Rousseau avait bien mal commencé en 1987 : « Au programme de français, cette année-là, figurait *La Nouvelle Héloïse*. Jamais livre ne m'avait paru plus ennuyeux... Le livre souffrait désavantageusement de la comparaison avec les orientalistes *Lettres persanes* et surtout avec les sensuelles et captivantes *Liaisons dangereuses*, également au programme. »

Une vingtaine d'années plus tard, Ziegler assiste à une lecture de textes de Rousseau au Théâtre Saint-Gervais. Certains spectateurs trop bien installés tout autour du comédien dans de moelleux canapés ne manquent pas de s'endormir... Enfin, à l'occasion du tricentenaire, le metteur en scène est sollicité par le même Théâtre Saint-Gervais pour un éventuel spectacle à concevoir sur l'auteur détesté. Essayant de concilier son intérêt pour la politique et son devoir de mercenaire théâtral, comme il le dit, Ziegler décide de faire front à l'œuvre du Citoyen de Genève et commence par le *Contrat social*. « Là encore le livre me tombe des mains, mais fait inédit, je me surprends cette fois à le ressaisir et à m'y accrocher. Chaque phrase nécessite une relecture minutieuse. L'œuvre est lumineuse et complexe, à la fois bienfaisante et frustrante. Je comprends enfin que Rousseau se mérite, que sa lecture ne doit pas se pratiquer de manière horizontale, mais verticale, en profondeur. » À partir de cette conversion, s'aidant des exégètes de la pensée de Jean-Jacques, il en saisit la complexité et est bientôt fasciné par son impact sur notre histoire. De plus, face à la *Lettre à d'Alembert* et le *Discours sur les Sciences et les Arts*, condamnant les arts et le théâtre et si dérangeants pour les auteurs, les metteurs en scène et les comédiens, Ziegler conclut en défense de Rousseau « que l'une et l'autre portent en filigrane le fameux énoncé commun à celui de Debord sur le mensonge de la société raffiné à un point si perfectionné qu'il en est devenu la vérité du monde ».

Mais ce qui intrigue le plus notre auteur-metteur en scène, c'est le mystère Rousseau : « Comment un enfant d'extraction modeste, devenu semi-vagabond après avoir échoué dans différents apprentissages, comment un aventurier médiocre, sorte de Barry Lindon avant l'heure, parcourant les routes d'Europe au petit bonheur, sorte de semi-improvisateur, parfois à la limite de l'escroquerie, est-il devenu un esprit aussi performant dont la pensée a eu les conséquences révolutionnaires que l'on sait pour son temps et pour la postérité ? Mystère de l'autodidacte, mystère du génie humain... »

On saura gré à Dominique Ziegler de sa confession et nous prenons note de son intention de se « replonger » dans *La Nouvelle Héloïse*.

P.S. : juillet 2012. Écrit et mis en scène par Dominique Ziegler, *Le trip Rousseau* sera donné dans la salle de l'Écurie, à la buvette de l'îlot 13. Ironie paradoxale, les spectateurs vont assister à une représentation de l'art abhorré entre tous par Rousseau : le théâtre. Rousseau lui-même s'en expliquera



directement avec l'assistance. Il tâchera, dans la foulée, de décliner avec les mots d'aujourd'hui quelques-unes de ses thématiques principales à l'attention des novices comme à celle des érudits. Comble de l'hérésie, Jean-Jacques sera même contraint de participer à cette entreprise, qui sera aussi l'occasion de parcourir la vie fascinante du citoyen de Genève et du monde.

Dans « Des jours délicieux », Claude Darbellay prête sa plume à Madame de Warens, lui permettant ainsi de confier ses inquiétudes au sujet de l'évolution pathologique du caractère de Jean-Jacques :

« Il n'écoute personne, ne se rend à aucun argument, affirme qu'il formera une entreprise qui n'a jamais eu d'exemple et dont l'exécution n'aura point d'imitateur. Il ajoute qu'aucun obstacle ne le détournera de son dessein et que ses ennemis n'ont qu'à bien se tenir. »

Elle entrevoit pour lui un sombre avenir : « Je crois qu'à force de toujours avoir raison sur tout et les autres, de s'ériger en Grand Maître et Défenseur de la justice et de la vérité, il finira mal. Cela ne m'étonnerait guère qu'un jour, on lui lance des pierres, qu'on tente de brûler son logis avec lui dedans. Ou qu'il termine sa vie sans amours, sans amis avec, pour seul prochain, lui-même. »

C'est à la suite de nombreuses observations sur le comportement de son compagnon que Madame de Warens en arrive à cette terrible prédiction que la fin solitaire de Jean-Jacques confirmera, mais, dès le début de leur rencontre, elle avait pu se rendre compte du caractère entêté de Jean-Jacques. Écoutons ses confidences : « Je lui avais dit, Jean-Jacques, appelez-moi Louise. Mais lui s'obstinait à me donner du Madame, "Madame de Warens, permettez que", "Madame de Warens vous m'obligeriez si". » Après que je l'eus dénié, il se mit à m'appeler *Maman*. Je le reprenais. Jean-Jacques, pour l'amour de moi, ne me nommez point ainsi. Ne concevez-vous pas que cela puisse m'importuner ? Je n'ai que treize ans de plus que vous et ne saurais être votre mère. Comme il ne daignait pas se rendre à mon argument, je l'appelai *mon petit*. »

Devant ce faux de belle facture, on se prend à rêver que Madame de Warens ait pu vraiment faire le récit de son habile et fécond préceptorat auprès d'un élève si singulier. Pour les amoureux de Rousseau, le texte de Claude Darbellay, dont je n'ai donné que quelques lignes, comble une lacune. À glisser en appendice dans les œuvres complètes en attendant d'en joindre un autre, celui qui nous permettrait d'entendre la voix de Thérèse...

Pierre Voélin a eu, lui, la bonne idée de faire prendre l'avion à Jean-Jacques : « L'hôtesse de l'air, qui l'avait reconnu – ce n'était pas si difficile, vu son allure, son costume, son regard –, s'était avancée dans l'étroit couloir, elle s'inclina soudain au-dessus de lui jusqu'à presque le toucher, ses lèvres à elle, oh si proches, à quelques centimètres de son front, comme pour un tendre baiser, inoffensif et doux. » Elle veut l'inviter à passer en classe business mais il refuse « d'un geste exquis, la main passant furtivement devant sa bouche, comme pour dire à la suite d'une plaisanterie un peu appuyée : mais taisez-vous donc ! » On le voit ensuite jeter un regard suspicieux aux journaux, avec l'angoisse que ses ennemis viennent « se rappeler – par on ne sait quel tour de leur façon – à sa mémoire ». Le calme retrouvé, il peut tirer de sa sacoche une liasse de papier à musique et honorer une commande. Enfin, alors que ses compagnons de voyage se décident à s'endormir, lui reste rêveur, penché sur son hublot, et son voisin l'entend murmurer quelque chose comme : « (...) j'aime... oh que j'aime... j'aime... les nuages... les nuages qui passent... là-bas... les merveilleux nuages... »

À défaut de croiser Jean-Jacques à bord d'un Boeing ou d'un Airbus, j'aimerais bien que le hasard un jour me place à côté de Pierre Voélin pour nous entretenir de notre ami commun...

P.S. : dans le même numéro, Yves Laplace, dans un texte « Lecture à l'Espace Rousseau » sous-titré « Dialogue », présente ainsi Marius Daniel Popescu, fondateur et directeur du *Persil* :

- Marius ?
- Le loup. Chauffeur de trolleybus à Lausanne. Un Roumain. Auto-exfiltré, lui aussi, du temps des Ceausescu.
- Un agent, ma parole ?



– Un écrivain. Il édite en Suisse un journal de guerre imprimé à Bucarest. Format mondial.  
Encre très noire, tachante.

Ayant pris contact avec Marius Daniel Popescu lui-même, ce dernier a bien voulu me préciser à propos de sa revue : « J'ai créé ce journal *Le Persil* en août 2004 et les trois premiers numéros ne contenaient que des textes à moi ! Je voulais trouver, créer un support nouveau pour mes textes et les textes des autres et j'ai réussi puisque beaucoup de noms font partie, maintenant, de ceux qui ont été publiés dans ce journal. »

*Jacques Montredon*